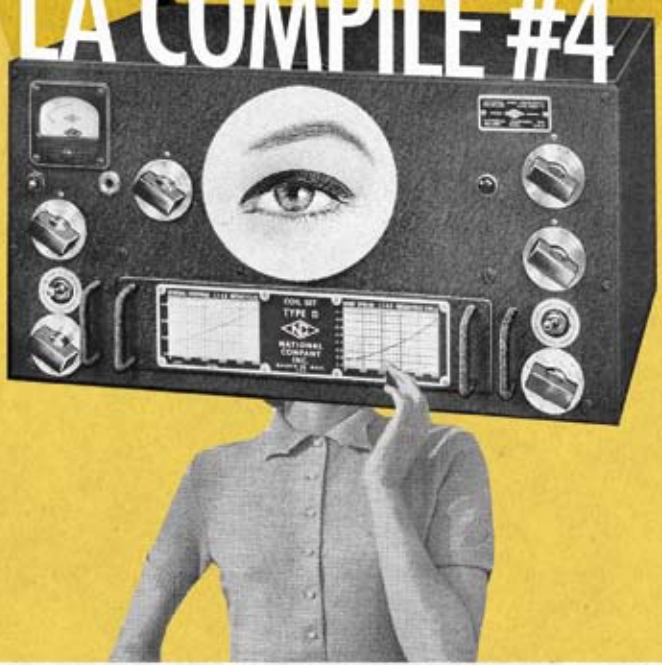
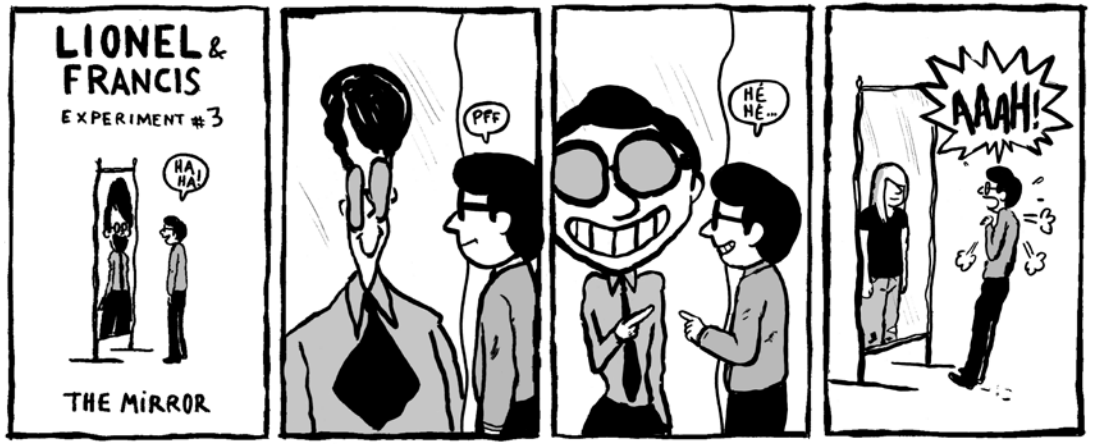
tranzistor

L'INFO DES MUSIQUES ACTUELLES EN MAYENNE
NUMÉRO 43 | TRIMESTRIEL | GRATUIT | ÉTÉ 2011

DOSSIER

LA COMPILE #4





édito

Ça vous tombe dessus à la trentaine, généralement. Étreint par une angoisse métaphysique, vous réalisez subitement que les quelques décennies qui vous restent à vivre ne suffiront pas à lire tous ces livres, voir tous ces films ou écouter tous ces disques « à découvrir absolument ». Sentiment de vertige lorsque dans une librairie, vous vous dites que deux ans ne suffiraient pas à lire la moitié des nouveautés empilées là. Sensation de (quasi) désespoir quand vous calculez qu'il vous faudrait environ 888 jours, soit deux ans et demi 24h sur 24h, pour écouter les quelque 32 000 disques sortis aux USA l'année passée.

Conscient désormais que le temps est compté, vous renoncez aux futilités, aux effets de mode, pour vous recentrer sur les fondamentaux. « *Mais comment savoir*, vous interrogez-vous alors, *comment éviter de passer à côté d'un disque qui aurait changé ma vie ? L'album qui m'aurait mis une calotte pour dix ans ?* »

Un conseil ? Bichonnez vos amis mélomanes et partageurs. Lisez deux ou trois blogs/magazines écrits par ces types boulimiques qui se fadent 5 000 disques jour… Et puis tant qu'à faire, écoutez la compile Tranzistor. En espérant que vous ne perdiez pas les 75'49 prochaines minutes de votre désormais précieux temps.

Nicolas Moreau

Tranzistor #43

Tranzistor est une publication de l'ADDM 53 : centre administratif Jean Monnet - 25 rue de la Maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex // ISSN 1968-2360 // Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément // Rédaction : Jean-François Bodinier, Nicolas Boisnard, Éric Fagnot, Adrien Fournier, Julien Gautier, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Antoine Huvet, Raphaël Juldé, Yoan Le Blévec, Nicolas Moreau, Delphine Raimbault // Images : Mathilde Aubier (couverture, p.6 et 7), Laurent Moreau (lettrages p.16 et p.18), Mathias Picard (strip) // P.A.O : Antoine Gautreau // Photogravure et impression : Imprim Services // Tirage : 6500 ex. // Merci à Laurent Rangeard, Nicolas Crusson, Franck Legrand, tous les artistes présents sur la compile, Syd Matters et Pourkoipanou. Le conseil du numéro : pour faire le tri parmi les millions de disques qui encombrent la discothèque planétaire (cf. édito), un livre : *Le guide des albums de 1964 à 2004, une discographie sélective d'albums pop, rock, électro, rap, etc.* par Christophe Brault (Éditions MSAI). Le top des tops !

Cette publication s'intéresse aux musiques dites "Musiques Actuelles". Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip-hop, des musiques traditionnelles… et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

Charles Pasi, le samedi 25 juin à Mayenne

© Hamza Djenat

Petits mais costauds

Il y a les pachydermes. Les poids lourds genre 3 Éléphants ou Foin de la rue. Et puis il y a les « petits ». Les festivals au rayonnement sans doute plus modeste, mais qui contribuent aussi à la diversité de la vie culturelle du département.

Dans cette catégorie poids plume, le festival des **Arts'boorescences** fait déjà figure de gros oiseau. Solidement ancrés à Mayenne depuis 5 ans, les Arbos combinent avec doigté musique, arts de rue, théâtre et cirque… Accessible à tous puisque gratuit, le festival cultive son goût pour les projets hybrides, les artistes transgenres… À l'image cette année du « jazz cartoon balkanique » de No Mad ? ou de l'harmoniciste et chanteur Charles Pasi. Cocktail savoureux de jazz-blues-folk, voix soul à tomber par terre… Ce type-là a la classe (américaine). Le 26 juin, pour clôturer le festival, les chants de transe du Cór de la Plana investiront le cadre majestueux du château de Mayenne. Ça sent le KO debout.

Plus récent, le festival **Rouletabille**, à Javron-les-Chapelles, roule sa bosse depuis 2009. Et assume pleinement son slogan : « Skate, rock'n'roll et paintball ». Entre deux sessions de skateboard, les trois assos organisatrices du festival promettent « 18h de musique non-stop », les 30 et 31 juillet. Au programme, quelques formations locales et les dj's du collectif Pire2Pire qui mixeront drum'nbass, tribe, hard tek… Roulez jeunesse !

Toujours dans la catégorie « super léger », **Le Chant du Boa**, festival gratuit et plutôt orienté « scène locale », fêtera sa 3e édition le 25 juin à Port-Brillet. À soutenir évidemment !

hein!?!

1er sur le rap !

Pas toujours à la fête dans les festivals et les salles de concerts, les fans de hip hop devraient se régaler cette année au festival **Au foin de la rue**. Les 1 et 2 juillet, les fans de beats et de punchlines seront servis, avec les énormes (et trop rares en France) House of Pain, le mix hip-hop/soul/funk bluffant de True Live, le rap coup de poing de Zone Libre ou les sorciers de l'abstract hip-hop DJ Vadim et Kid Koala… Rappeurs ou pas, les amateurs de bonne musique devraient kiffer !

Quatre étoiles

En juillet et août prochains, la ville de Laval rééditera **La Face des étoiles**, saison estivale de spectacles gratuits en plein air. À l'affiche, entre autres, de cette nouvelle édition : Jack & Lumber, Santa Macairo Orkestar, Le P'tit Son et, pour clore les (d)ébats, un concert d'Archimède à la salle po, le 31 août.

À plus dans le bus

L'aventure continue. Ancien car scolaire recyclé en salle de spectacles itinérante, le **Busic Hall** entamait en mai dernier sa 3e saison de concerts. Depuis son port d'attache (Château-Gontier), le bus écumera une nouvelle fois les routes du sud-Mayenne, avec sur le pont des formations jazz, chanson ou folk. À suivre sur : http://busic-hall.fr

Zic zinc au café

Deux petits nouveaux parmi les zincs à zik du département : **Le Tivinz** à Saint-Berthevin propose déjà depuis près d'un an une programmation régulière de concerts (environ une fois par mois), accordant une large place aux groupes locaux. Ouvert depuis 2 ans, le **Bar & vous** à Cossé-le-Vivien accueille aussi régulièrement des concerts et soirées musicales, tous genres confondus : du reggae dub au rock'n'roll…

Sous les micros(scopes)

Musicien qui es-tu ? En février, l'ADDM 53 initiait une **étude sur les musiciens et groupes de musiques actuelles** en Mayenne. L'objectif ? Mieux connaître leur profil, leurs parcours, leurs modes de fonctionnement et de pratique, leurs problèmes et leurs besoins… 567 musiciens et 204 groupes ont été recensés dans ce cadre. Près de 70% des groupes (soit 151 formations) ont répondu à cette enquête, dont la totalité des résultats seront publiés en septembre-octobre.

Compile poil

Histoire de « fêter » la 4e édition de la compile, la prochaine **émission Tranzistor** sera enregistrée en direct et en public du café-concert Le Remède à Laval. Le jeudi 30 juin, à partir de 21h, vous pourrez donc retrouver, chers lecteurs-auditeurs, les artistes de la compilation 2011 en « direct live » ou sur les ondes de l'Autre radio, pour des interviews et bien sûr des petits concerts en acoustique.

Last exit

À peine leur 1er album refroidi, **The Forks** remettent ça, et prévoient la sortie en septembre d'un ep 4 titres, auquel succèdera un nouvel album. **Les Fils Canouche** entrent eux en (home) studio en juin pour enregistrer leur 3e disque. Sortie prévue fin septembre. Les **John Doe's** plancheront cet été avec Romuald Gablin sur quatre ou cinq nouveaux morceaux que l'on devrait pouvoir entendre cet automne. Le duo **Bretelle & Garance** lance une souscription pour financer l'enregistrement de sa 1re galette, un maxi 4 titres annoncé pour septembre. Le chanteur-guitariste de As We Draw se lance dans un projet solo acoustique « post emo folk ». Son premier album, sous le nom de **Throw Me Off The Bridge**, est en phase de fignolage…

Enfin, dernière sortie, de route cette fois-ci : le groupe **k.driver** a annoncé officiellement qu'il se rangeait des guitares. The game is over.

Suivez le guide

Pour s'y retrouver entre le groupe de lycée qui reprend l'intégrale de Nirvana, la chorale trucmuche et l'orchestre symphonique, Tranzistor édite comme tous les ans son agenda de la **fête de la musique** en Mayenne. À retrouver encarté dans ce numéro ou sur internet : www.addm53.asso.fr/fetedelamusique

Les Espoirs de Coronthie

L'Afrique, c'est chic

Vous ne le saviez peut-être pas ? Laval accueille depuis quelques mois des stars de la musique africaine. Depuis avril, 6 des 14 musiciens des **Espoirs de Coronthie** résident en Mayenne. Véritable phénomène en Guinée, le groupe squatte depuis près de 10 ans les ondes nationales. Et la notoriété des Espoirs dépasse aujourd'hui les frontières de l'Afrique de l'Ouest : entre 2007 et 2010, plusieurs tournées les ont conduits sur les scènes de festivals prestigieux, du Canada à l'Angleterre en passant par… la Mayenne.

Le 5.3, les Guinéens connaissent bien : c'est là (aux Ondines à Changé) qu'ils ont donné l'un de leur premier concert en France. Plus tard, en 2009, le festival Lézard Nomade les recevait plusieurs semaines en résidence… Et puis surtout, leur manageur, Laurent Rangeard, est lavallois : « *Ça a joué, c'est certain, dans le choix de leur implantation*, confirme ce dernier. *Ils ont aussi opté pour Laval parce que c'est une ville à taille humaine, où il leur semblait plus simple de s'adapter* ». En parallèle de l'enregistrement de leur 4e album, les Espoirs comptent s'investir dans la vie culturelle locale, en proposant des cours de musique, des interventions dans les écoles, etc. « *Un peu sur le modèle du centre socio-culturel qu'ils ont créé en Guinée* », note Laurent.

Amoureux de l'Afrique où il a vécu plusieurs années, ce Lavallois a créé en 2009 une structure de management d'artistes, **Bougarabou**. Outre les Espoirs, il gère la carrière de Sena, une chanteuse ghanéenne installée en… Hongrie. Il prépare aussi pour mai 2012 un festival de musique africaine, à Changé et répondant au doux nom de « L'Africa Changé ». Chic !

et ailleurs?!

À contre temps

Refus de toute logique de rentabilité économique, programmation aux avant-gardes du rock, de l'electro ou du hip hop, service de billetterie propre pour éviter tout intermédiaire… L'asso (et par ailleurs label) Travaux publics, en charge depuis avril de la nouvelle salle de concert **Le Temps Machine** à Tours, affirme sa singularité : plutôt qu'un gros complexe que seuls des têtes d'affiche auraient pu remplir, elle a conçu un lieu à taille humaine, avec l'envie de défendre des projets exigeants sans verser dans l'élitisme. Allez ! Tours, ça n'est pas si loin…

Jazz al dente

Pour sa 2e édition, le festival **Saveurs Jazz** met les petits plats dans les grands. Du 25 au 28 août à Segré, l'association Jazz au Pays se paie quelques stars : la chanteuse américaine Stacey Kent, Emir Kusturica… ; offre des rencontres inédites : le bassiste camerounais Richard Bona et le batteur mythique André Ceccarelli… ; soutient des jeunes talents (le pianiste Thomas Ehnco) et des jazzmen du cru (Vincent Maillard, Olivier Témime…). Un mix parfaitement dosé pour un festival, qui comme son nom l'indique, s'annonce savoureux.

Compile électrique

La précédente édition envoyait du petit bois. On ne saurait donc que vous conseiller la nouvelle compilation *Vibrations électriques*, quatrième du nom, éditée ce printemps par **Radio Campus Rennes**. Rassemblant 16 groupes représentatifs de la scène rennaise, ce disque est en écoute et téléchargement gratuit sur le site de RCR. Numéro « spécial compile » oblige : sachez aussi que le magazine **Tohu-Bohu** est désormais accompagné d'une compilation en ligne, proposant en téléchargement légal les titres des groupes figurant au sommaire de chaque numéro.

On the rock again

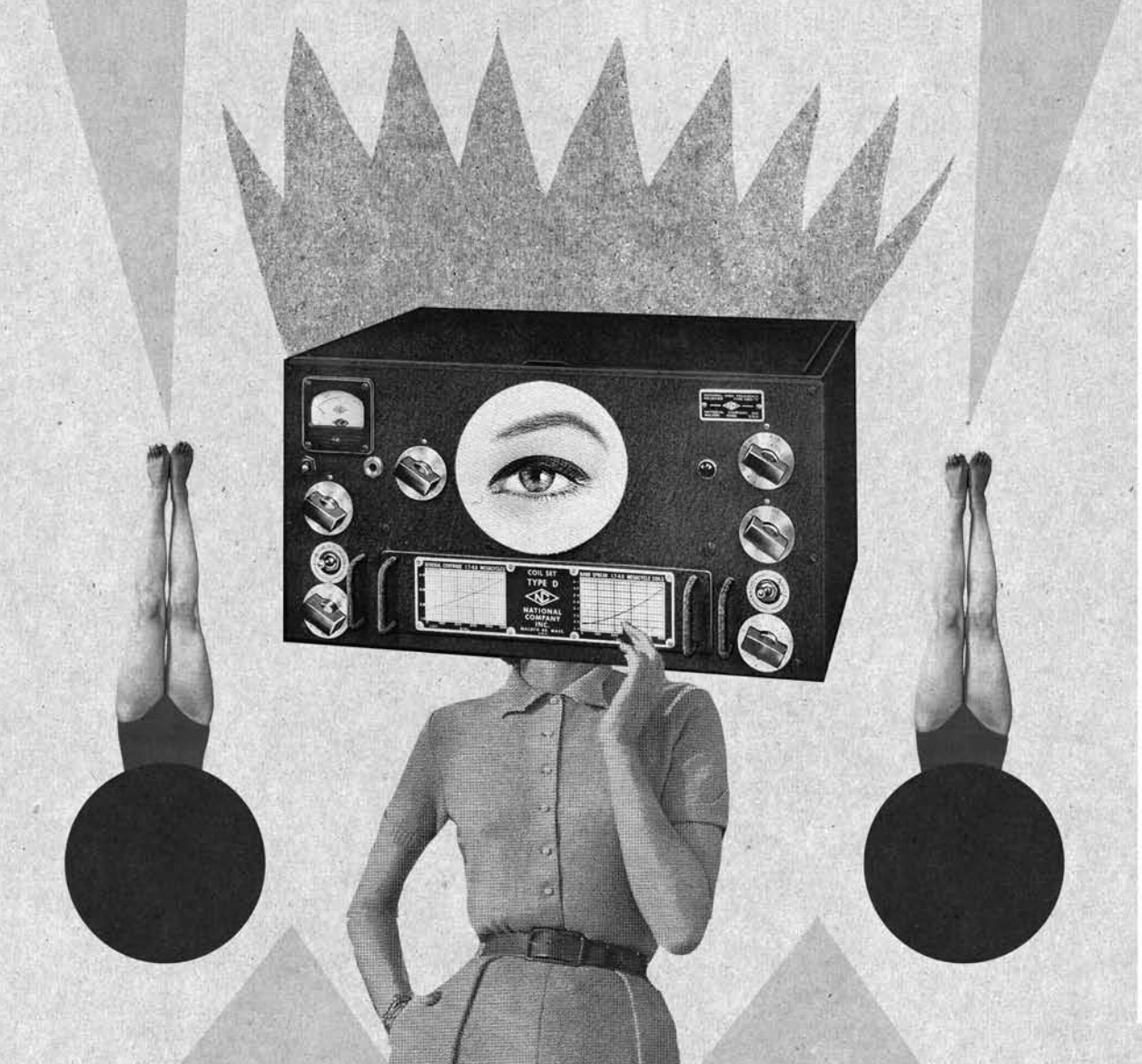
On va nous accuser de copinage, mais pourtant, on le jure, on ne les connaît ni d'Eve, ni d'Adam. Comme l'année dernière, on vous recommandera chaudement d'aller croiser cet été du côté de Saint-Malo. **La Route du Rock** accueille, du 12 au 14 août, Blonde Redhead, Low, Mogwaï, Sebadoh, Aphex Twin, Fleet Foxes ou Suuns… Si ça n'est pas LA programmation parfaite, ça y ressemble bien !

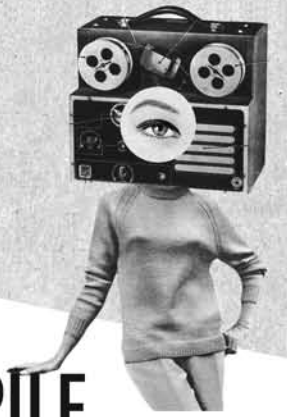
Andréas et Nicolas, « poulains » de l'écurie L'Igloo

D comme développeurs

En octobre 2007, à l'initiative du pôle régional des musiques actuelles, une trentaine de manageurs, tourneurs et labels crée le collectif **développeurs d'artistes en Pays de la Loire**. Leur point commun ? Tous s'occupent de la « carrière » d'artistes émergents, dont ils prennent en charge chacun des aspects (scène, disque, promo…). « *On se situe grosso modo entre le copain qui s'improvise manageur au démarrage d'un groupe et le gros producteur* », schématise Franck Legrand, patron de l'association angevine L'Igloo et référent du collectif. « *Le problème*, déplore Nicolas Crusson qui suit ce dossier au pôle, *c'est qu'aider un artiste émergent à structurer son projet, l'insérer dans des réseaux professionnels nécessite beaucoup de travail, mais génère très peu de revenu* ». Et souvent, lorsqu'un groupe commence à « marcher », il rejoint une plus grosse structure, sans que le développeur n'ait pu tirer de bénéfices de son travail.

Pour financer cette activité, beaucoup de structures développent des activités parallèles : traitement administratif, collage d'affiches… La création du collectif, en 2007, leur permet de se rendre compte qu'elles ne sont pas « *seules dans le même bateau* » et surtout d'adopter une parole commune. Auprès notamment des institutions, comme la région Pays de la Loire, qui aujourd'hui aide à hauteur de 72.000 euros par an une vingtaine de développeurs ligériens. Mais pour Nicolas Crusson, « *ça n'est qu'un pansement. On pourrait également imaginer, comme dans le football professionnel, que les développeurs perçoivent une partie des bénéfices générés par les artistes qu'ils ont aidé à lancer et qui sont maintenant coachés par des gros producteurs* ». Un retour sur investissement en somme…





DOSSIER COMPILE

« *C'est le magazine avec un disque dedans ?* » Lorsqu'on distribue Tranzistor, la question revient souvent. Accompagnant tous les deux ans depuis 2005 la sortie de notre numéro d'été, la « compile » a sans doute contribué à la notoriété du magazine. Mais, pas de confusion, l'objectif de cette compilation est d'abord de promouvoir la scène « musiques actuelles » du 5.3 auprès d'un large public, ainsi que des professionnels du secteur musical (médias, programmateurs…), auxquels sont aussi envoyés quelques uns des 7 000 exemplaires de ce disque.

Plutôt qu'un « best of », la compile Tranzistor se veut une radiographie, gravée sur cd, de l'actualité musicale du département. Avec le souci, peut-être encore plus marqué cette année, de privilégier les artistes « émergents » : plus de la moitié des projets de ce millésime 2011 justifie en effet à peine deux ans d'existence… Compilation oblige, cette édition donne comme d'accoutumée dans l'éclectisme : si le rock et ses cousins agités (metal, hardcore et consorts) y occupent une place de choix (Laval is still rockin' !), les musiques du monde y voisinent aussi avec la chanson, les musiques électroniques ou la pop. Mais au-delà des étiquettes, ce qui frappe surtout, c'est l'identité bien trempée, le caractère singulier et inclassable des artistes de cette nouvelle cuvée. Ainsi certains voguent entre horizons rock, nappes électroniques et poésie écorchée (Ba'al). Quand d'autres détournent des standards du jazz façon breakbeat (SCO), ou que celui-là (Melocotón) injecte dans ses chansons des bouts de Brésil, d'Afrique ou de blues du delta…

Autant de territoires et de secrets parfois bien gardés que ce disque et ce dossier vous proposent d'arpenter, tranquillement allongé sur la plage. Idéal pour la saison (f)estivale, non ?

Jack & Lumber

Chant anglophone, chemises bûcherons et guitares en bois... Derrière les oripeaux rebattus d'une folk music dans l'air du temps, Jack & Lumber cache de « vraies » chansons, illuminées par une voix folkement belle, gorgée de soul. Prometteur quand on sait que le duo, qui évolue souvent sur scène en quartet ou quintet, n'a qu'un an d'existence.

L'origine du nom de votre groupe ?

Nous portions souvent des chemises à carreaux type bûcheron quand nous nous sommes rencontrés, et il se trouve que « lumberjack » signifie bûcheron en anglais. La chemise à carreaux, c'est un peu l'emblème du folk.

Texte ou musique ?

La musique occupe une place très importante dans nos chansons, même si on la veut simple et mélodique avant tout. C'est d'ailleurs à partir d'un riff de guitare que tout commence, on va chanter en yaourt par dessus et dès qu'on a trouvé la mélodie, elle se transforme en texte. Nos paroles parlent d'amour, de tristesse, d'histoires vécues, bref les petits soucis et bienfaits de la vie... On veut que notre musique dégage un esprit enfantin, chaleureux, sensible, bon pour les oreilles (on l'espère) quand la voix se pose sur les arrangements.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Nous n'avons que trois « vrais » concerts derrière nous... Alors notre meilleur souvenir, ce serait celui du tremplin Émergences où l'on s'est retrouvés en finale après trois répétitions... Notre plus grosse galère, comme beaucoup de musiciens sans doute, c'est de trouver des dates et du soutien (presse, com', studio...) pour faire évoluer le groupe, c'est un tout autre métier que celui de musicien…

Où et quand écouter votre morceau ?

Au pied d'une cheminée, nu(e) sur une peau de bête par un soir d'hiver ; en free party, la tête dans les enceintes ; pendant un accouchement… Mais le mieux pour nous (et vous) serait de venir l'écouter à nos concerts.

Captain AdHoc

Sorti en 2010 dans le plus total anonymat, le premier album de Captain AdHoc est une petite merveille. Un genre de folk électronique, de soul froide et mélancolique, portée par les chants troublants et fragiles, souvent enlacés, de Mehdi et Gwen. Très peu actif sur scène, le groupe prépare déjà un deuxième album, attendu avec impatience.

L'origine du nom de votre groupe ?

Captain AdHoc semble à première vue n'être qu'un jeu de mot assez bateau. C'est en fait un peu plus que ça, puisque ce nom résume bien l'esprit du groupe : une formation ad hoc qui va vers ce vers quoi elle doit aller, en se laissant dériver avec spontanéité au gré des vagues d'idées et des multiples influences de ses trois capitaines.

Texte ou musique ?

Ce qui prime pour nous, c'est la musique. On a d'ailleurs tendance à considérer la voix comme un instrument à part entière. Nos textes sont assez légers pour laisser assez d'espace à l'imagination, à l'interprétation. Le but étant avant tout de faire en sorte que chaque morceau ait une atmosphère riche et homogène, qu'il soit un voyage.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Notre meilleur souvenir est notre (unique) concert au festival Terra Incognita en 2010. Nous attendons de pouvoir renouveler l'expérience. Malheureusement, notre pire galère étant la distance entre les membres, cela rend très difficile la préparation d'autres lives et ralentit notre travail sans toutefois nous démotiver !

Où et quand écouter votre morceau ?

Le personnage de « Purring Beast » est malade : elle se cache lors d'une crise. Mais la métamorphose est irréversible. Son amant frappe à la porte. Elle préfère se jeter par la fenêtre plutôt que de voir le dégoût et la peur dans ses yeux. Le morceau est partagé entre la monstruosité et la beauté de ses sentiments. C'est une chanson à écouter dans la lumière tamisée d'une forêt ombrageuse ou quand le soleil perce de ses rayons les nuages gris.

Solitude Collective Orchestra

© rhvag

Aux machines et synthés vintage : radouL branK, musicien multipliant les projets et les pseudos, fondateur du label électro q.o.d. Au micro : Ana Kanine, chanteuse donc mais aussi comédienne. D'où la dimension théâtrale des prestations « live » du duo. Formé en 2010, SCO compte déjà une bonne dizaine de titres dans sa musette, dont certains pètent tous les scores sur le dancefloor !

L'origine du nom de votre groupe ?

Notre première collaboration était une reprise d'un standard jazz : « Solitude », parue sur une compilation du label home studio q.o.d. À l'époque le projet s'était appelé « AccRoc & le Solitude Collective Orchestra ». Alors voilà. C'est resté. Solitude Collective parce qu'on aime le paradoxe. Et qu'on est un agglomérat de solitude.

Texte ou musique ?

Nos morceaux sont toujours élaborés à partir d'un sample, sur lequel se greffent en impro des lignes mélodiques via les claviers analogiques et la voix. Les textes s'inspirent de l'ambiance du moment. La langue aussi. Russe, anglais, français, selon la tonalité et l'univers recherché. Les sons diffèrent selon la langue, la voix devient un sample. Un collage. Une parodie.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

À Bourges, on a joué à 2 heures du matin dans une cave saturée d'individus ivres et excités par une performance de deux types avec des têtes de sangliers empaillés qui hurlaient des trucs incompréhensibles dans des micros saturés. Après on a joué. Sans retours. On ne s'entendait pas. Le public couvrait tout. Ils nous ont adorés. À Lyon, on a connu ce moment de grâce dans un cabaret. 30 personnes. Ambiance feutrée. Rétro. Et punk. Tout ce que le SCO représente.

Où et quand écouter votre morceau ?

Dans le TER Laval-Évron de 13h45. Quand tu arrives à la gare d'Évron, tu as une impression de déjà-vu. Tu regardes à nouveau notre clip et tu comprends. Tu verras.

Puzzle

Révélation du tremplin Émergences 2011, ce quatuor électrique, né à Laval en 2010, a développé en seulement quelques mois une musique vibrante de lyrisme, puissamment mélodique, sensible à vous hérisser les poils. Bien qu'instrumental, leur post-rock chante, et en dit plus long que bien des chansons. À écouter les yeux fermés.

L'origine du nom de votre groupe ?

Difficile de trouver un nom pour un groupe d'instrumental. « Puzzle » est venu de lui même après quelques répétitions, de par notre façon de composer et des structures que l'on finissait par mettre en place.

Texte ou musique ?

Sans hésitation, musique ! On était dans l'optique d'un projet instrumental, donc ça a simplifié les choses. Et puis écrire un texte, c'est tout aussi compliqué que de composer avec un instrument. On fonctionne beaucoup au ressenti quand on joue et quand on compose. On s'imprègne d'une ambiance que l'on essaie de retranscrire au mieux. Ça nous permet de nous concentrer un maximum sur les mélodies que l'on veut développer, et chacun s'exprime aussi librement que s'il chantait. Enfin, même mieux que s'il chantait !

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Les premières répétitions étaient assez difficiles, on s'est lancés dans un genre musical inconnu pour la moitié des membres (plutôt issus du punk-rock), et on a mis quelques temps à trouver nos marques avant d'arriver à quelque chose de potable.
Notre meilleur souvenir est sans conteste la finale du tremplin des Émergences, où l'on a joué dans des conditions pros.

Où et quand écouter votre morceau ?

Du post-rock-canapé, ça s'écoute dans un canapé, fort, allongé, de préférence avec une petite lumière tamisée et quelqu'un qui vous masse la plante des pieds...

Ba'al

© Guillaume Guerrier

Finalistes des Émergences 2011, les quatre musiciens de Ba'al ont de la bouteille : vendangé ce printemps, leur 1er album a déjà la maturité d'un grand cru. Assemblage de machines, d'une batterie puissante et d'une guitare aux arômes rock fusion, leur jaja divin titille la langue française. Fortes en gueule, leurs chansons font trinquer les mots et tinter les vers avec brio. Enivrant.

L'origine du nom de votre groupe ?

Ba'al est un dieu sumérien qui prônait l'épicurisme (au bas mot), n'hésitait pas à se friter avec ceux qui le traitait de faux dieu et abusait de tout ce qui faisait l'éloge du stupre et de la luxure. Quand Guillaume (notre chanteur) eut fini cette description, nous fûmes tous d'accord pour adopter ce patronyme.

Texte ou musique ?

La plupart du temps, la musique et le texte ne sont pas créés simultanément. C'est un peu l'auberge espagnole : une musique colle au texte proposé ou bien c'est l'inverse. Chacun compose ou écrit puis propose. Nos créations font l'objet de triturages, d'expérimentations (rarement de débats). Les compositions sont une résultante de nos parcours antérieurs et d'une curiosité collective et maladive. Toutefois l'énergie rock est le combustible indispensable à notre carburation poétique.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Le pire : un concert de m… à nos tout débuts. Pas de punch, pas de doigts, pas de retours… En gros, rien de rien et même pas de babyfoot : l'horreur ! Le meilleur : les séances d'enregistrement de l'album, nos connivences, l'état d'apesanteur du groupe à la sortie de certains concerts et parfois l'instant de grâce au détour d'un échange ou d'un regard.

Où et quand écouter votre morceau ?

À fond la caisse dans ta bagnole (à l'arrêt…) avec une bonne bière et après une grosse prise de tête avec ta nana. Si après ça, vous vous faites toujours la gueule : offrez-vous l'album !

Pourkoipanou

4 gars inspirés par Brassens, Bob Marley ou Renaud. 4 potes amateurs de chansons à texte, de refrains à reprendre en chœur et de guitares sèches qui swinguent : depuis sa création en 2008, Pourkoipanou a systématiquement « mis le smile » au public de toutes les scènes qu'il a écumées. Petits et grands, reggaemen ou rockeurs, fans de metalcore inclus.

L'origine du nom de votre groupe ?

Parfois, quand on écoutait la radio ou bien qu'on allumait le téléviseur, on se disait : « pourquoi pas nous ? »

Texte ou musique ?

Dans l'ensemble, c'est quand même le texte qui prime sur la musique même si elle a beaucoup d'importance. Éric a vraiment besoin de fignoler l'écriture, de choisir le bon mot, de faire en sorte que le message à faire passer soit bien compris. Pour Jameuze, ce serait plutôt la mélodie. Ils ont malgré tout la même façon de travailler puisqu'ils ont toujours la guitare sur les genoux quand ils écrivent un texte.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Pire galère : lors de notre premier enregistrement-maison, alors qu'on bossait sur un multipistes, après plusieurs heures de travail, toutes les pistes se sont mélangées. On était effondrés, mais avec un peu de « mac gyverisme », tout est rentré dans l'ordre. « Ouf plus de peur que de mal ! ». Meilleur souvenir : notre premier concert ensemble dans un camion découpé qui nous servait de scène, sous la flotte ! Et pourtant quel souvenir, bonne ambiance et bon délire.

Où et quand écouter votre morceau ?

Déchaussez-vous, détendez-vous, appuyez sur play et laisser vous aller (n'hésitez pas à inviter quelques amis). Cette chanson est dédiée à tous ceux à qui on n'apprendra jamais rien, « les forts du sujet ».

Melocotón

© David Beutier

Melocotón, c'est au départ un homme, seul avec sa guitare. Entouré depuis 2009 de 3 musiciens, il peut désormais mettre dans sa musique ses désirs de voyages, ses envies d'ailleurs : ses chansons citent l'Afrique, évoquent la bossa nova ou le reggae… Et souvent racontent des histoires, où les (bons) mots sonnent, résonnent, comme dans un slam en somme.

L'origine du nom de votre groupe ?

Je l'aimais. « Une pêche » en espagnol : un mot qui sonne, un fruit savoureux, une langue et un pays auxquels je suis attaché. Puis on m'a donné ce surnom. Et c'est une chanson de Colette Magny, belle référence aussi.

Texte ou musique ?

C'est LA question. Dans une BD, on vient pour le graphisme, on reste pour le scénario. J'espère trouver une articulation semblable. Musique et rythme sont primordiaux, bien que mes chansons soient bavardes. La musicalité des mots compte autant que le sens. J'aime jouer avec les sonorités des langues. Nous sommes passés de 2 à 4 musiciens pour accentuer ce plaisir du jeu. Cela donne plusieurs niveaux d'écoute : la voix, l'expressionisme du saxo, l'inventivité des percussions, le groove de la basse, pris ensemble ou séparément.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Chaque concert contient une part des deux. Au 6par4, Olive (saxo) sortait d'une angine et je me mouchais entre chaque chanson (quel charisme). Antoine (percu) a cassé son balai avant un morceau important. On l'a squeezé. Mais le reste du concert a été (bien) enregistré et nous donne une démo aujourd'hui.

Où et quand écouter votre morceau ?

Un casque sur les oreilles, marchant dans les rues d'une grande ville - Paris -. Un groove mid-tempo mais qui porte, répétitif, addictif. Sur le thème rebattu du dépit amoureux, l'intérêt est de découvrir - j'espère - les jeux de mots, les chants sémantiques, les contrepèteries, les clins d'œil.

© Philippe Meignan

Mad Lenoir

Cette formation à géométrie variable, lauréate de la dernière édition des Émergences, s'est constituée en 2010 autour de Mamadou Diarra, musicien et chanteur burkinabé surdoué, maître de la kora. Branchée en prise directe sur la sono mondiale, leur « afro-fusion » mixe rythmes mandingues traditionnels, guitares rock, syncopes reggae ou percus cubaines…

L'origine du nom de votre groupe ?

Le groupe est formé autour de Mamadou Diarra, griot burkinabé. Se promouvoir au Burkina avec un nom Malien n'était pas évident ! Et puis en Afrique, il y a beaucoup de Mamadou et nombreux sont ceux qui portent le nom Diarra : donc Mad pour Mamadou et Lenoir comme nom neutre dans sa communauté.

Texte ou musique ?

La musique et le texte sont complémentaires. À l'origine de notre musique, il y a la recherche de mélodies et de groove. On essaye de jouer ce qu'on considère être de la bonne musique, peu importe le style. Mamadou chante la paix, l'amour, la vie de couple… Véhiculer un message est très important dans la culture africaine, c'est le rôle du griot de faire passer à travers sa musique des idées, conseils, etc. Un peu comme le ferait un journaliste.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Même si nous sommes confrontés à des galères, avec Mamadou, *« y'a pas de problèmes, que des solutions »* ! Difficile de donner UN meilleur souvenir, tous les concerts sont de bons souvenirs. Nous avons faim de ces échanges avec le public et entre musiciens. Cependant, Montsûrs en 2009, notre premier concert à 10 musiciens a bien marqué les esprits de chacun. Ça a été un déclic.

Où et quand écouter votre morceau ?

« Couman fé » est chanté en djoula, une langue parlée au Mali et au Burkina, et veut dire « parle-moi ». Ça parle de la paix entre les hommes. Le contexte idéal est relatif à chacun. Pour nous, c'est plutôt soleil et eau glacée.

Les Allumés du Bidon

Un orchestre de bidons. Un steel band comme on dit à Trinidad, île d'origine des steels drums. Le meilleur du 5.3 et l'un des plus chouettes de l'ouest. Formée en 2000, cette joyeuse clique de 35 musiciens multiplie les projets et les rencontres, et revisite à sa sauce musiques klezmer, créole ou reggae. Une belle bande d'allumés !

L'origine du nom de votre groupe ?

À la base, un instrument complètement bidon : le steel drum, une bande de copains un peu déjantés, un concert, une idée, un vote pas très équitable… et le nom « Allumés du Bidon » est arrivé.

Texte ou musique ?

Nos textes sont imperceptibles à l'oreille de tout un chacun, pour la simple et bonne raison qu'il n'y en a pas. C'est une musique aux mélodies joyeuses et aux rythmes chaloupés qui se suffit probablement à elle-même pour embellir l'atmosphère, donner le sourire et l'envie de danser.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Sans doute notre meilleur souvenir : un concert avec Duvone Stewart au théâtre de Laval pour l'enregistrement de notre cd/dvd. Et notre pire galère : un concert avec Duvone Stewart au théâtre de Laval pour l'enregistrement de notre cd/dvd où l'on perd toute la première partie de l'enregistrement à cause d'une coupure de courant… Nous gardons également en tête de nombreux concerts passés ensemble comme la fête de la musique à Paris, le festival des Chants de Marins à Paimpol, le départ de la route du Rhum 2010 et bien d'autres encore…

Où et quand écouter votre morceau ?

Pour que la journée débute sous les meilleurs auspices : oubliez vos vitamines et autres compléments alimentaires et servez-vous le matin au réveil une dose de « Ginguay Merengue » suivi d'une dose de « Kassav' ». Le premier aide à ouvrir les yeux et les oreilles, le second installe le sourire durablement.

Ptit Fat

Dj, collectionneur de vinyles invétéré, Ptit Fat sortait en 2010 son premier 33 tours, le très réussi « Rude Paradis ». Ni trip hop, ni world, ni electro, sa musique voyage au gré de ses humeurs et de ses goûts sans œillère. Bruits de fond, mélopées africaines, sax fiévreux ou rythmiques électroniques, le Lavallois bricole un bric à brac bien à lui, un univers plein d'atmosphères. Un drôle de cinéma pour l'oreille.

L'origine de ton nom d'artiste ?

Les gens me connaissaient déjà par mon surnom, « Ptit Fat », il y a 10-15 ans. Le jour où il a fallu chercher un nom d'artiste, il était déjà tout trouvé.

Texte ou musique ?

La musique avant tout et ensuite les paroles s'il y en a. Je cherche à faire passer une émotion, une ambiance ou tout simplement raconter une histoire à l'auditeur afin qu'il s'évade quelques instants. Les paroles apparaissent sous forme de mélodie que je fredonne jusqu'à ce que le texte vienne compléter ou finaliser le tout. Je crois que les paroles ne sont pas systématiquement nécessaires pour comprendre le thème d'un morceau ou l'apprécier pleinement.

Ta pire galère et ton meilleur souvenir ?

Pire galère : lorsque tombent à l'eau un ou plusieurs projets qui te tiennent à cœur. Mon meilleur souvenir, je crois que ce serait la finalisation du disque de Fakir en 2002, *Période Métatronique*.

Où et quand écouter ton morceau ?

Installé confortablement en mode détente comme si vous alliez lire un livre, regarder un film ou bien rêvasser tranquillement. Le cadre, une île « paradisiaque » sous le soleil bien sûr, avec comme toile de fond un chemin de terre battue. On peut entendre les passants discuter et saluer des amis en mobylette, le tout accompagné par le bruit des insectes et autres animaux cachés au frais des palmiers…

© Philippe Meignan

Yriroad

Leur 1er concert lors du tremplin Émergences en a mis plus d'un d'accord. En moins de 6 mois d'existence, Yriroad a créé un monde. Un monde en noir et blanc, traversé d'éclairs de guitares électriques flirtant avec le post-rock. Parfois froide comme du Joy Division, leur poésie rêche frotte et pique, déroule ses boucles hypnotiques… Puis se réchauffe quand surgit la voix de M., vulnérable et résolue à la fois. La route d'Yriroad ne fait sans doute que commencer…

L'origine du nom de votre groupe ?

« Nostalgique » : le hasard de trois lettres qui se rencontrent (YRI) et de deux routes qui se croisent au milieu d'un salon. Une histoire de couple, un duo, un vrai, dans tous les sens… Quelle chance !

Texte ou musique ?

« Militant » : Sans distinction. Un texte est toujours musical et chaque musique porte ses mots. Après… il est vrai que la musique et notamment celle des mots s'entend mieux que les mots seuls, mais la musique parle toujours du texte. L'accumulation est au centre du projet Yriroad : accumuler et superposer les phrases musicales pour faire apparaître des sons et des mélodies insoupçonnées. Accumuler des mots pour brouiller les pistes du sens. Le looper, qui permet d'enregistrer ce qu'on joue et de le mettre en boucle à l'infini, devient un instrument à part entière et sert la composition au même titre qu'une guitare ou un piano.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

« Réaliste » : La pire galère et le meilleur souvenir de M. : rencontrer Lyricx, fantastique mais fronceur de sourcils. La pire galère et le meilleur souvenir de Lyricx : les premières répétitions avec M., toujours déroutante mais jamais loin de la vérité.

Où et quand écouter votre morceau ?

« Décalé » : Aux abords de la mer Égée, si possible au 4e siècle avant JC. Dans tous les cas au bord de l'eau.

The Forks

Avant la création de leur duo guitare-batterie en 2007, les Lavallo-Angevins de The Forks ont écumé quelques formations rock locales. Depuis, ils n'en font qu'à leur tête, refusant tout calcul, avec un seul mot d'ordre : faire une musique qui soit la plus proche d'eux-mêmes, sans concession. Avec plus de 80 dates à leur actif et après un premier album en avril, ils préparent déjà un nouveau disque. Ces fourchettes-là ont un putain d'appétit !

L'origine du nom de votre groupe ?

Pur hasard, on cherchait, et on est tombé sur The Forks. « *Oh ! Ça sonne, non ?* ». Okay, on valide.

Texte ou musique ?

Depuis sa création, The Forks est un projet instrumental parce qu'on était plus à l'aise avec la musique. C'est aussi une question de compétences. Écrire des textes demande beaucoup de travail, et nous n'avions pas jugé utile d'en ajouter. Par contre, dans notre projet acoustique, nous chantons, en anglais, langue plus musicale (et la seule que nous maîtrisons à peu près en dehors du français), autour de thèmes variés, personnages imaginaires ou intrigues un peu trop réelles… Il est évident que la musique ne prend pas le pas sur le chant, ni l'inverse.

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Notre pire galère: peut-être un aller-retour pour Paris par la nationale, pour se faire virer par le patron du lieu de concert au bout de deux morceaux, après avoir mangé des pâtes et récupéré vingt euros. Et encore, le jour même on en rigolait déjà… Notre meilleur souvenir ? Ils sont nombreux, difficile de trancher, on a fait tellement de supers concerts et de rencontres…

Où et quand écouter votre morceau ?

À votre guise, ce morceau ne nous appartient plus, faites-en ce que vous juger bon d'en faire. On pense par contre qu'il est difficilement dissociable du reste de l'album.

As We Draw

Si Laval fait aujourd'hui figure de place forte du metal-punk-hardcore, on le doit à des groupes comme As We Draw ou Birds in Row. C'est écrit à longueur de webzines spécialisés, AWD est dans « sa catégorie » l'un des groupes les plus prometteurs du moment. Mais au-delà de ce monde souterrain, la musique de ce trio, formé en 2010, séduit aujourd'hui un public plus large, avide d'aventures soniques.

L'origine du nom de votre groupe ?

On peut considérer le « As We » comme une volonté de réaliser un maximum de choses par nous-mêmes, et surtout « à notre manière ». Des paroles en passant par l'artwork ou le packaging de nos disques, notre musique forme un « tout », qu'on contrôle de A à Z.

Texte ou musique ?

Pour notre 1er album, nous avons défini un thème global qui nous a inspiré tant au niveau des textes que de la musique. Certains morceaux étaient déjà pré-construits avant même une ébauche de texte, alors que d'autres ont découlé de paroles déjà écrites…

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Nous sommes tous d'accord pour évoquer notre pire galère comme étant notre meilleur souvenir ! Lors d'un concert à St-Brieuc, le barman palissait en nous voyant installer notre matériel. Au 1er coup de caisse claire des balances, il a préféré annuler le concert plutôt que de risquer des problèmes de voisinage… Après discussion, un pote nous propose de jouer dans sa cuisine à Montjean le soir-même. Sur la route, nous griffonnons un flyer de fortune diffusé sur internet via webphone ! À notre grande surprise, une quarantaine de personne nous attend sur place lorsqu'on arrive. Ce fut un super concert, bien tassés au chaud entre le frigo et le lave-vaisselle !

Où et quand écouter votre morceau ?

C'est ça qu'on aime avec la musique, chacun la vit où, quand et comme il le désire ! Ce morceau est partie intégrante de l'album pour lequel il a été composé, l'idéal est de le redécouvrir, à sa place, au milieu de *Lines Breaking Circles*.

Birds in Row

Quel est le groupe qui tourne le plus en Mayenne ? Archimède ? La Casa ? Nan, Birds in Row ! Depuis ses débuts au printemps 2009, ce trio compte déjà plus de 150 dates, et ce en France, mais aussi en Allemagne, Pologne, Espagne, Portugal… Intense et sauvage, leur punk hardcore est difficile d'accès sans doute, mais si vous acceptez de descendre au cœur du trou noir, vous n'en reviendrez pas.

L'origine du nom de votre groupe ?

C'est l'image qu'on se fait de la société. Les gens sont libres de faire ce qu'ils veulent, comme les oiseaux sont libres de s'envoler et d'aller où bon leur semble. Seulement, la majeure partie des espèces restent en communauté et volent en rangs.

Texte ou musique ?

Les paroles ont énormément d'importance dans ce qu'on fait, puisqu'on joue ces morceaux pour exprimer des ressentis. Elles sont posées sur la musique, en s'inspirant de l'ambiance du morceau, de façon très naturelle. On parle de nos vies et du choix qu'on a fait d'essayer de les vivre comme on en a envie, tant qu'on en a encore la possibilité. On parle de ce qui nous fait fuir nos maisons, de ce qui motive nos choix politiques, de ce qui peut nous choquer dans des comportements qu'on rencontre…

Votre pire galère et votre meilleur souvenir ?

Pire galère : casser son camion au milieu de nul part. Mais même ça ça reste une expérience qui nous a forgé en tant que groupe et en tant que personne. On n'a pas de meilleur souvenir. Chaque concert a son intérêt et les rencontres que l'on fait tous les jours nous apportent des choses différentes à chaque fois. On a la chance de pouvoir voir des paysages aussi incroyables que les personnes qui nous y accueillent, et tout ça entre potes, à faire ce qu'on aime le plus au monde. Alors hiérarchiser les plaisirs, là tout de suite…

Où et quand écouter votre morceau ?

Hmm… En concert, n'importe où ?!

Paquet bonus

Classés hors-catégories, comme les plus vraiment émergents Archimède, les ex-Mayennais BABEL et TEZ préparent activement leurs prochains albums. Une actualité qui justifiait la présence sur cette compile 2011 de ces artistes qui conservent tous les deux un lien étroit avec le 5.3.

Prévu depuis longue date et repoussé plusieurs fois, le premier album de Babel paraîtra le 10 octobre. Il faut dire que ce disque enregistré à Laval chez Romuald Gablin, Sébastien Rousselet l'a entamé en solo pour le terminer en quartet. Depuis près d'un an, le guitariste-chanteur, désormais installé à Rablay-sur-Layon (49), s'est adjoint les services d'un pianiste, d'un dj-machiniste et d'une violoncelliste. De quoi habiller ses mots, lui qui adore jouer avec et les faire rebondir pour voir comme ils sonnent. De quoi aussi satisfaire les envies musicales de ce fan de Noir Désir ou des Beastie Boys, dont les influences débordent largement le monde parfois étriqué de la chanson.

Les quelques titres que l'on a eu la chance d'entendre, à l'instar de l'explosif « Au feu », laissent augurer d'un beau disque. Sur scène en tout cas, le quartet tourne d'enfer. Enrichissant évidemment le spectre musical des chansons du chanteur, cette formule à quatre le libère, souligne sa présence, renforce sa singularité. Après quelques années passées dans l'ombre, Babel mériterait que vienne son tour. Car le bonhomme vaut le détour. Profitez-en, il fêtera la sortie de son premier album le 15 octobre au 6par4.

Dancehall hanté

En octobre également, au 6par4 toujours, Tez présentera le spectacle qu'il prépare depuis fin 2010. Intitulé provisoirement UbiquiTez, ce projet pluridisciplinaire, pour lequel l'ex-Lavallois travaille avec une équipe de grosses têtes, associe musique, vidéo, images 3D, hologrammes… Un « spectacle total », hi-tech et futuriste, dont la création est soutenue par les salles de concert Le 6par4 et L' Antipode à Rennes.

Installé à Paris depuis huit ans, Tez collectionne les collaborations (Spleen, Rebekkamaria…) et accompagne depuis 2008 le groupe CocoRosie dans ses tournées à travers le monde.

Aujourd'hui, il confesse « *avoir envie de se consacrer à ses propres projets* ». Beatboxer de génie, il se considère « *avant tout comme musicien* ».

Tez

Et si dans sa musique, la voix - qu'il échantillonne, triture et torture à souhait - reste centrale, Tez produit ses morceaux depuis son petit home studio où trônent un ordinateur et quelques antiques synthétiseurs. Admirateur ultime de Mickael Jackson, il revendique son goût pour les refrains qui collent au cerveau et les beats taillés pour le dancefloor. Mais même dans ses productions les plus « fats », il met toutes ses obsessions, les démons qui le hantent. On danse ok, mais inquiet. À l'image de son « Jawbeaker », tube tordu et monstrueux, qui vient clôturer la compile, et que l'on retrouvera sur son premier album en préparation, prévu pour… bientôt ! ⋆

LA COMPILE SUR LE WEB

En complément du support physique, les 17 titres de la compilation Tranzistor sont aussi en écoute gratuitement sur internet. Que vous soyez à Pékin, Acapulco ou Marigné-Peuton, vous pouvez retrouver la compile sur le site de streaming *Deezer* et le logiciel d'écoute en ligne *Spotify*.
Une page du site de Tranzistor est également dédiée aux musiciens présents sur cette édition 2011, avec la possibilité pour les visiteurs d'écouter en streaming chacun des titres de la compilation.

TRANZISTOUR

La compile paie sa tournée ! Le disque, c'est bien, la scène, c'est mieux : à l'occasion de la sortie de la compile, les festivals *Les 3 Éléphants*, *Au foin de la rue*, *Les Bouts de Ficelles* et *Les Mouillotins* s'associent à Tranzistor pour organiser un week-end de concerts, les 23 et 24 septembre.
À noter d'ores et déjà, le vendredi 23 septembre :
⋆ *Au bar Le Relais* (Daon) : Babel et Solitude Collective Orchestra
Le samedi 24 septembre :
⋆ *Au Bar & vous* (Cossé-le-Vivien) : Jack & Lumber et Pourkoipanou
⋆ *Chez Philippe* (Montenay) : Ba'al et Yriroad
Deux soirées (au Bar des Artistes et au Rémède à Laval) sont en cours de programmation.
Suivez le Tranzistour !

album souvenir

On le savait agile de la plume. Le chanteur d'ARCHIMÈDE, Nicolas Boisnard, dévoile pour Tranzistor les dessous de la réalisation du deuxième disque du groupe lavallois. De quoi patienter avant la sortie dudit album, prévue le 5 septembre. Carnet de bord.

Par Nicolas Boisnard

QUAND LE RÉDAC CHEF DE TRANZISTOR, Nicolas Moreau, m'a suggéré l'idée de tenir un journal de bord de l'enregistrement de notre deuxième album, j'ai un peu tiqué. Ça intéresse vraiment quelqu'un de savoir comment se passent nos journées en studio ? S'imagine-t-on un lecteur se pencher par-dessus l'épaule du romancier en train d'écrire son livre ? Et puis quoi, cette sorte d'auto-reportage dans les coulisses me donnerait une charge de travail supplémentaire… Je ne sais trop pourquoi j'ai accepté la proposition. Ah si : à force d'écrire des chansons, j'ai l'impression que je n'écris plus en prose qu'à l'occasion d'actualiser mes statuts Facebook. Finalement, cette ascèse rédactionnelle tombait à point nommé.

Août 2010

Les choses sérieuses commencent. Depuis le début de l'année, nous avons envoyé, à petites foulées, une douzaine de nouvelles chansons à Vincent Blaviel, notre directeur artistique chez Jive Epic. Or nous savons, de manière assez confuse mais certaine, qu'il apprécie au moins une bonne moitié d'entre elles, sans quoi il n'aurait pas levé l'option, la fameuse option du second album.

Un lundi midi de ce joli mois d'août, donc, nous avons rendez-vous, mon frère et moi, dans un restaurant thaïlandais de Belleville, à Paris, avec Vincent Blaviel et Philippe Paradis, réalisateur du premier album avec qui nous souhaitons remettre le couvert. Ce midi-là, entre un « tigre qui pleure » et des « crevettes à la sauce piquante », nous faisons le point, tous les quatre, sur les forces en présence, à savoir nos chansons, nos maquettes. Avec en toile de fond cette question primordiale : avons-nous déjà de quoi livrer un putain de deuxième album ou va-t-il falloir se sortir les pouces pour composer encore ?

La deuxième option est retenue, et c'est tant mieux : autant avoir 20 ou 25 chansons pour se donner du recul sur le choix des 10 ou 11 qui composeront le deuxième album. Dans le train qui nous ramène à Laval le soir-même, je prends la mesure du statut qu'il faut bien reconnaître à notre déjeuner : c'était un déjeuner professionnel. On peut écrire des chansons en se promenant, les trousser dans son bain en soufflant sur des nuages de mousse, en parfait fumiste, les avoir en tête sans même les coucher sur papier, ce loisir, *in fine*, n'en reste pas moins un métier. Notre métier maintenant. J'oublie toujours ça.

Septembre 2010

À l'heure où j'écris ces lignes (c'est bien ça comme formule, ça fait sérieux, on dirait l'amorce d'un édito de BHL, ça laisse augurer d'un deuxième album beaucoup plus adulte), nous sommes au studio Bornibus, du côté de Belleville, en l'indispensable et joyeuse compagnie de Philippe Paradis et Jeff Delort. Pendant quatre semaines, nous décortiquons les titres un à un, les triturons, essayons de leur trouver un chouette costard, des arrangements idoines. Dans le lot cohabitent des chansons enjouées et des ballades, des titres à prendre au premier degré et d'autres résolument potaches. Avec Archimède, nous souhaitons cultiver, sur quelques titres au moins, cet esprit naïf, effrontément guilleret, un brin désinvolte, dans le sillage des héros de notre enfance : Antoine, Dutronc, Nino Ferrer, Pierre Vassiliu, Gotainer… La joie n'est pas qu'un slogan de BMW. Et s'il est de bon ton, chez nos confrères de la chanson, de citer toujours les mêmes pour s'abriter derrière eux : Gainsbourg, Bashung ou Ferré, nous autres ne rougissons pas d'aimer, aussi, les hits de Joe Dassin.

« Est-ce que c'est juste », « L'intrus », « On aura tout essayé » ou « Bye bye bailleur » témoigneront dans l'album à venir qu'on aime aussi le rock'n roll, évidemment.

Octobre 2010

À la mi-octobre, nous sommes à Bruxelles, enfermés dans les studios ICP. Le C en l'occurrence, pour une huitaine de jours. En immersion totale, monastiquement dévoués à la musique et à l'écriture. Là se jouent beaucoup des parties instrumentales définitives de l'album, hormis les voix, auxquelles je m'essaie quand même pour le fun, tard le soir, pendant que mes acolytes jouent au billard dans les appartements cossus d'ICP. Chaque matin, pour rejoindre le studio C, nous traversons une salle pleine des disques d'or, de platine, de diamant, que saisje, d'illustres aînés : Jean-Louis Aubert, Renaud et mille autres… À journée productive, soirée peinarde : une nuit, Archimède file à l'Archiduc, bar bruxellois très années 30 dans lequel nous trinquons, les yeux mi-clos, à ce deuxième album qui ne porte toujours aucun nom…

Novembre-décembre 2010

Poser les voix : c'est la mission qui m'incombe maintenant. La colonne vertébrale de l'album est tracée, enregistrée. Mon frère et Philippe ont rangé leurs guitares, je vais pouvoir troquer ma bonne vieille casquette contre un casque d'écoute. Retour à la case départ, à Bornibus : j'avais posé des voix dites témoins lors des pré-productions, je vais maintenant enregistrer les voix définitives. Tiens, je n'ai pas encore parlé des textes : sur cet album, ils sont un poil plus féroces, davantage concernés par le monde comme il va. Monde cinglé, chantait Louis Chedid. Je ne brandis pas le poing au ciel, mon engagement est dégagé, mais tant qu'à chanter en français, autant essayer d'embrasser son époque, ses travers.

Ces derniers mois d'enregistrement sont également ceux des ultimes arrangements, avec une session de cordes dans les studios Ferber, à Paris. Au final, nous mixerons et masteriserons 15 chansons. Quatre d'entre elles ne figureront pas sur notre deuxième album, dans une logique de cohérence et d'homogénéité. Au rebus ? Pas vraiment : ces chansons existent et pourront constituer des bonus à l'avenir. Ou pas. Reste qu'un album, c'est un équilibre à trouver, une ligne directrice à suivre. Nous avons pris le parti, grosso modo, de rester légers, insolemment enjoués.

Onze chansons, donc, et toujours aucun titre d'album, même encore en janvier. On s'était épargné l'exercice rasoir d'intituler le premier ; je crois que cette fois on n'y coupera pas. Voilà quand même quelques-uns des titres auxquels vous avez échappé : « Le goût de l'allégresse », « Esquiver l'ordinaire », « Sirocco »… On a finalement opté pour « Trafalgar ». Mais je n'ai plus de place pour vous dire pourquoi, alors si vous vous en trouvez contrariés, vous pouvez faire part de vos doléances au rédac chef (02 43 59 96 54), c'est lui qui m'a imposé un nombre limité de caractères. ✶

Article complet sur www.tranzistor.org

On dit d'eux qu'ils écrivent aujourd'hui les albums que Radiohead ne fait plus. Voilà qui situe le niveau d'excellence affiché par SYD MATTERS, dont la folk-pop classée quatre étoiles n'a que peu d'équivalents chez nous. Rencontre avec le discret Jonathan Morali, tête pensante du groupe, lors de leur passage au 6par4. Par Yoan Le Blévec

Nothing else Matters

ÉTHÉRÉE, LUMINEUSE, MÉLANCOLIQUE, AÉRIENNE, LIMPIDE, PLANANTE… Laissons de côté le dico des synonymes et stoppons net le concours d'adjectifs pour tenter de mettre en mots la musique de Syd Matters. Car comment écrire sur la musique quand celle-ci s'impose avec tant d'évidence ? « *C'est marrant*, note Jonathan, *car j'en parlais récemment avec un journaliste, à qui je demandais pourquoi il écrivait sur la musique. Et il me disait qu'après avoir écouté certains disques, il ressentait le besoin de prolonger le truc, d'écrire, de s'exprimer. J'aime bien cette démarche-là, car j'ai la même dans l'autre sens : quand je lis un bouquin qui m'a plu, j'ai besoin tout de suite de faire de la musique.* »

Puisse-t-il avoir autant de coups de foudre littéraires que possible, si ceux-ci se révèlent de si belles muses pour ses chansons ! Ainsi, le roman de l'Irlandais John Banville, *La Mer*, a inspiré son dernier album, *Brotherocean*, dont le nom fait aussi référence à la trilogie *Frère Océan*, de l'écrivain Romain Gary. La métaphore filée marine semble de mise pour évoquer ce disque majeur, qui élargit l'horizon de la discographie du groupe vers l'infini, et au-delà. Non pas que l'on n'ait goûté plus tôt la folk-pop de Syd Matters : il y a huit ans déjà, on avait pris soin de retenir son nom, par la grâce d'un titre sur la compile CQFD (Ceux qu'il faut découvrir) des *Inrockuptibles*. Il remportait d'ailleurs la première édition de ce concours en quête des nouveaux talents, avant que l'éclosion des vitrines Myspace n'ouvre de nouvelles voies aux musiciens pour sortir de l'ombre.

Un coup de Syd ?

Aujourd'hui, Myspace agonise dans l'indifférence, mais on ne compte plus les plateformes pour partager ses titres ni les concours en ligne – aux objectifs parfois douteux – pour dénicher la perle rare ou les futurs Arcade Fire. Un contexte que Jonathan voit « *d'un œil positif, bienveillant, parce qu'un musicien a besoin qu'on l'entende. Je pense que tu peux crever si tu as besoin d'exprimer quelque chose et que tu n'as aucun écho. Mais si tu as ne serait-ce que trois personnes dans le monde qui peuvent écouter ta musique par hasard sur Spotify ou je ne sais où, c'est un espoir énorme et un bien fou pour les musiciens.* »

En tapant Syd Matters dans Spotify ou Deezer nos oreilles ont l'embarras du choix : le groupe a déjà sorti quatre albums et une bande-originale pour le film *La Question Humaine*. À chaque disque son lot de chansons marquantes ou de tubes confidentiels, qu'on fait écouter aux êtres chers avec l'excitation du joyau partagé : « Black and white eyes », « Obstacles », « Everything else », ou encore « Hi-life » sur le dernier album. « *Tu sens rapidement en live les morceaux que s'approprie le public, et il se trouve que ce sont aussi souvent les plus importants pour nous.* »

Vérification faite ce jeudi soir de printemps au 6par4, où un bruissement de plaisir fait chavirer la salle dès l'intro de « Hi-life », classique instantané et l'un des (nombreux) pics de *Brotherocean*, où mélodies, chœurs et arrangements se révèlent autant de cimes conquises. Une production si minutieuse posait la question de sa transcription sur scène, finalement vite évacuée au regard d'un concert intense et généreux, sans temps morts. D'une folk dénudée en solo à la pop la plus orchestrée, en passant par des versions longues qui dérivent jusqu'en terres post-rock, le groupe joue juste et uni. Belle soirée.

> « J'ai une obsession pour les endroits purement fonctionnels. J'adorerais jouer par exemple dans une station-service »

D'un Syd à l'autre

Car Syd Matters est bel et bien un groupe. Bien que son nom même – référence à Syd Barret, leader génial et timbré du Pink Floyd des sixties – laisserait suggérer que Jonathan Morali est seul maître à bord. « *J'ai commencé seul, car c'était plus simple au départ, mais là ça fait sept ans qu'on est un vrai groupe, tous les cinq. L'exercice de la composition reste pour le moment un travail en solo, car j'ai besoin d'être seul pour créer. Mais on a trouvé une façon de travailler ensemble où chacun enrichit la musique, les maquettes et fait avancer le truc un peu plus loin.* »

Dès 2003, Syd Matters avait pris le parti de chanter en anglais. Bien avant qu'un réflexe shakespearien ne s'empare des plumes d'ici, sans que l'on arrive bien à discerner la frontière des intentions, entre paresse, facilité d'écriture et désir de musicalité.

« *C'est vrai que l'on s'est ancrés sur un territoire assez vierge à l'époque, il y avait peu de français chantant en anglais avec une visibilité dans les médias. Et en trois ou quatre ans, c'est devenu un créneau. Mais je suis ravi de constater que par exemple aux Francofolies de la Rochelle, il y a maintenant une scène anglophone. Qu'on ait été témoins ou acteurs de cette évolution, peu importe, mais ça prouve qu'une brèche a été ouverte.* »

Cocoon, Moriarty ou encore The Dø : plus qu'une brèche, peut-on parler d'une scène à part entière ? « *On a du mal à se rattacher à une scène folk française, car ce sont souvent des gens très lucides sur les stratégies marketing ou leur image, sur comment faire un buzz ou gérer son nombre de fans sur Facebook. Ce sont des logiques qui m'échappent, et qui empêchent selon moi une certaine spontanéité dans la façon de faire de la musique.* »

Pour entretenir cette spontanéité en live, le groupe a fait à l'automne une tournée de concerts en version acoustique dans des lieux insolites : sur une péniche, dans une grange, une chapelle ou un musée. « *Des moments un peu magiques, et qui instaurent un nouveau rapport à la musique, au public, au lieu* », explique Jonathan, qui ne compte pas s'arrêter là. « *J'ai un peu une obsession en ce moment pour les endroits purement fonctionnels, a priori dénués d'imaginaire poétique. J'adorerais jouer par exemple dans une zone industrielle ou une station-service et y créer quelque chose de beau, ce serait un vrai défi.* »

Si l'un de nos lecteurs a un oncle pompiste et mélomane en Mayenne, on accepte volontiers le challenge. ✶

Illustration : Guillaume Denaud

ils arrivent

POURKOIPANOU Il était temps

Après une démo sortie en 2010 et de nombreux concerts dans la région, les Poukoipanou poursuivent leur chemin avec ce maxi cinq titres sorti en avril dernier. Accouchement de nombreuses heures de travail ? Certainement, la galette enregistrée avec l'aide précieuse de Thomas Ricou (alchimiste de l'association Push-Pull) est une petite merveille à mettre à proximité de toutes les oreilles. Autant pour la qualité de réalisation que pour les paroles qui effeuillent doucement les clichés hâtifs et autres idées reçues. Loin de jouer les donneurs de leçon, les quatre garçons nous proposent cinq belles chansons teintées tantôt de reggae-ska-festif, tantôt de jazz-swing. La formation musicale plutôt simple : contrebasse, drums et guitares sèches, envoie un truc chaloupé rappelant parfois des accents de la Rue Kétanou ou du Pied de la Pompe. Les gars partagent leur musique et jouent collectif. Parfois, Éric se met au chant avec sa voix éraillée-punky (presque incongrue) et vient égrener les propos contradictoires d'un omniprésident (« Casse-toi pov'con »)… Parfois, Jameuze, de sa voix douce, nous emmène vers des questions plus fondamentales et peut-être plus personnelles (« On connaît la chanson »).

Autant de petites trouvailles aux arrangements efficaces qui délivrent à chaque titre leur charme si particulier. On se promène le long des cinq plages avec un plaisir partagé. Avec *Il était temps* et sa jolie pochette ensoleillée, les PPN nous offrent en toute simplicité une belle poignée de chansons, empreintes d'un certain art de vivre. Espérons tout de même qu'ils n'intitulerons pas leur futur album *C'est pas trop tôt* !

Julien

(Autoproduit)

BABEL ET LES MAUDITS MÔMES En concert

Sur le papier, « Babel et les maudits mômes » était enthousiasmant. Un casting porteur de réjouissances à venir. Au centre de ce projet initié par l'ADDM 53, le compositeur Babel, aussi charismatique en solo que brillant avec son quartet, à l'aise avec les mots et les mômes. Pendant deux ans, il a mené des ateliers d'écriture avec 500 gamins de 10 écoles mayennaises. Babel a créé des chansons guitare-voix avec les enfants. Puis celles-ci ont été arrangées pour un trio jazz de haute volée ainsi qu'un quatuor à cordes ! Le grand luxe. Ce travail a abouti à cinq représentations, captées sur cet album, qui en présente quelques « morceaux choisis ».

Et du papier à la scène, l'aventure a concrétisé toutes ses promesses ! Une vraie prouesse, car Babel et ses maudits mômes ne se sont pas faits de cadeau : ils ont écrit des paroles à la fois originales, drôles et conscientes, mais pas toujours simples à faire sonner par une chorale à 100 voix. Les rythmiques s'envolent, se recoupent, se brisent… et les « petits choristes » suivent. Les harmonies n'hésitent pas à jouer la dissonance pour une plus belle résonance… et les petits choristes suivent toujours ! On voyage en jazz, en syncopes cubaines, en blues oriental, en funk à cordes, en gospel de gosses. Indépendamment des voix enfantines, les airs et les refrains de Babel sont du genre à vous rester dans la tête. Et ces concerts offrent des moments de musique simplement magnifiques. Quand on pense à toutes ces générations (dont je fais partie) qui ont du se farcir Chantal Goya et Henri Dès. Les enfants d'aujourd'hui savent ce qu'est le groove. Et peuvent vous l'apprendre.

Rémi

(ADDM 53)

HOMESTELL Despicable torments

Pour chroniquer le nouvel EP six titres d'Homestell, plusieurs pistes s'offraient à moi. J'aurais pu évoquer en large et en travers la déjà longue histoire du groupe formé en 2000, revenir sur ses deux albums, ses concerts endiablés sur les scènes qu'il a partagé avec des grands noms du metal international (Gojira, Headcharger…) ou encore sa participation il y a quelques années au sacro-saint Hellfest. J'aurais tout autant pu évoquer la transformation récente du groupe avec le départ de leur chanteur, admirablement bien remplacé par un des guitaristes. J'aurais pu détailler, pourquoi pas, la perfection technique affichée par le quartet, m'arrêter un moment sur leurs compositions tranchantes et l'énergie dévastatrice de leur musique, parfaitement soutenue par le chant, que dis-je, le rugissement continu de leur désormais guitariste-chanteur. J'avais aussi la possibilité d'insister sur le caractère unique du groupe dans le département, expliquer qu'Homestell reste l'un des rares, voire le seul, groupe de metal « à l'ancienne » en Mayenne quand la vague « hardcore/post-truc » déferle sur la scène locale. Je n'aurais pas hésité alors à sacraliser les quatre membres du groupe en les gratifiant du titre mérité de « grands frères » du metal mayennais.

Mais finalement, je me contenterais d'une phrase pour évoquer cette nouvelle production, enregistrée chez Coreprod à Laval par le désormais « célèbre » Amaury Sauvé : dans son dernier EP, Homestell bombarde ses auditeurs à coup de triples uppercuts et finit toujours sur une victoire par KO au sixième round ! À bon entendeur…

Adrien

(Autoproduit)

Téléchargeable gratuitement sur www.myspace.com/homestell

Démo à Momo

YRIROAD

Un homme et une femme. Des riffs brefs et entêtants se superposent, deux voix qui s'entrelacent, une boîte à rythme claudiquante : « Every Saturday » nous démontre qu'allier minimalisme brut et sensualité électrique n'est plus l'apanage de The Kills. Il y aura désormais Yriroad, duo lavallois qui balaie ces repères dès le morceau suivant avec la sublime « Cassandre », où la voix de mademoiselle M. fait des merveilles pour emporter une classique ballade electro-folk vers une émotion ouatée. À partir d'un lacis de samples, de formules répétées et de mots épelés, Yriroad façonne les trois morceaux de cette première demo sur le principe du ruban de Möbius, à écouter en boucle pour en être étourdis et en saisir les sens. Numéro de funambule entre la brise glacée de la cold wave et le souffle chaud d'un rock charnel, la musique d'Yriroad atteint alors un joli paradoxe : elle est définitivement tout sauf tiède.

Yoan Le Blévec

HALDERNABLUES

Prenez neuf musiciens talentueux qui officient en tant que profs ou directeurs d'écoles de musique, et dites-leur : « *Lâchez vos élèves. C'est la récré !* ». Et vous obtenez Haldernablues, un nonet de jazzmen aux cuivres étincelants, conduits par le duo Johann Lefèvre (trompette) et Alexandre Gosse (piano). Une formation rare, d'autant plus qu'elle explore des musiques savantes avec l'énergie d'une fanfare, à moins que ce ne soit l'inverse. Il suffit de les voir en concert de rue pour se laisser convaincre : sous cette forme, le jazz devient accessible à tous.

La qualité remarquable d'enregistrement de cette démo invite à une écoute plus posée et met en valeur la richesse et la précision des arrangements. Des arrangements qui passent avec fluidité d'une introduction cinématographique à un funk-jazz échevelé, d'un blues dégringolant à une valse nocturne. Le tout servi par l'ampleur sonore séduisante que permet cette formule orchestrale.

Rémi

Contact : Alexandre (06 64 39 13 08)

Y'a pas que la musique !

Vous connaissez la patte de Matthias Picard sans le savoir, eh oui ! Il sévit depuis plus de cinq ans maintenant dans Tranzistor avec ses personnages loufoques : Lionel & Francis. C'est donc un plaisir de découvrir ce premier album, qui nous en dit plus sur ce que ce garçon a au fond des tripes. Pour commencer, excusez du peu, l'ouvrage sort à l'Association. Une maison d'édition qui a fait connaître Joan Sfar et Marjane Satrapi (*Persepolis*), pour ne citer qu'eux.
Mais ces prestigieux prédécesseurs ne semblent pas impressionner Matthias Picard, qui nous griffe sa rencontre avec une vieille dame, péripatéticienne de son état : Jeanine. Il en dresse un portrait sans concession d'un trait parfois faussement approximatif ou bien au contraire très léché, mais qui, toujours, va à l'essentiel. Le format aussi prend de vraies libertés : page entière voire double page pour une scène, zones de texte en abondance, variété des cadrages... Le tout « encré » dans les anecdotes parfois crues du quotidien d'une femme fatiguée dans un intérieur étriqué. Si l'ambiance y est parfois pesante, les flash-back dans le tumultueux passé de Jeanine sont de régulières bouffées de lumière et de joies qui rythment le récit. On se prend vite d'affection pour ce personnage dont le passé héroïque est parfois mêlé à de grands moments historiques... À moins que ses souvenirs de certains événements n'aient évolué avec le temps, aidé par l'abrutissement quotidien de Jeanine devant « Qui veut gagner des millions » ?
Matthias Picard nous dresse ainsi le portrait d'une joueuse. Joueuse de tiercé, joueuse avec ses clients, joueuse avec l'histoire, les histoires. Elle se joue surtout de la vie qu'elle prend comme elle vient, souvent avec amertume, mais toujours avec légèreté. Il y a beaucoup d'humanité dans cette longue et épisodique rencontre. À la manière de l'émission « Strip-Tease », c'est un voyage au plus près du réel d'un personnage singulier. Personnage qui se livre et se raconte sans plus se soucier d'être observé. Un de ces ouvrages qui nous laisse avec des questions sur la valeur et le sens de nos petites vies.

Antoine H.

Si vous voulez tout savoir, c'est en cours de philo qu'on l'a eue, l'idée du siècle. Ça faisait déjà un moment qu'on tournait autour de la question, à se refiler des mp3, et le dernier Gojira tu l'as écouté, et BB Brunes c'est vraiment trop d'la merde, ce genre de trucs, et puis on commençait à se saper avec des purs tee-shirts Slipknot ou Guérilla Poubelle, et en plein cours sur la liberté, Adrien s'est arrêté de dessiner des grattes sur son cahier – il les fait super bien – et il m'a donné un coup de coude et mon stylo a lacéré la page en diagonale et sur son cahier il avait écrit : « Envie de monter un groupe ? »

Alors là, je vous raconte même pas l'excitation ! J'aurais pu recharger tous les iPhone de la classe rien qu'en les touchant ! J'ai plus rien compris à ce que racontait la prof, j'ai cru que l'intercours arriverait jamais, et puis finalement ça a sonné et on était déjà dehors et les autres étaient du genre, euh, quelle mouche vous pique et tout, alors on leur a dit : « On fait un groupe de rock, les mecs ! »

Y'avait Florian avec son pur look gothique tout en noir des rangers aux cheveux, Adrien donc qui dessine super bien les grattes et qui avait ce jour-là un tee-shirt System of a Down, et Steven qu'on sait pas trop ce qu'il foutait là, avec sa pauvre mèche sur l'œil et son polo Pepe Jeans. Et puis est arrivée Noémie, qui est comme un soleil après trois semaines de pluie. Et puis moi évidemment, Alex, je m'étais pas présenté. Alors Steven qu'on n'avait pas sonné nous a dit que c'était une pure idée et que ça tombait bien parce qu'il a fait trois ans de piano. Je voyais pas bien le rapport, peut-être qu'il croyait qu'on allait faire des reprises de Chopin.

Et on s'est mis à réfléchir au nom du groupe. Le style, c'était trop pas compliqué : du bon gros rock qui envoie, bien crade, on n'est pas là pour rigoler. Alors les noms se sont mis à venir de partout : Kalachnikov (on n'était pas d'accord sur l'orthographe), Trompe la Mort (non, ça c'est pourri), Fukushima Dolls (j'étais content de moi), Prolégomènes à la destruction (ta gueule, Steven, va réviser), les Bâtards, les Morveux, les Morbacs, et alors j'ai dit stop les gars, on oublie tout de suite les noms qui commencent par « les », les Vermines, les Furoncles, les Blattes, les Machins, on n'est plus dans les années 30, et Noémie m'a regardé avec ses yeux qui sont comme deux lacs et j'étais super fier de m'être imposé comme ça, moi. Et Florian a dit un nom anglais, ce serait bien, et Noémie qui est comme le Paradis en condensé a dit : « Pourquoi pas un truc genre Bag of Bones ? » Je sais pas d'où elle sortait ça et j'ai dit ah ouais, génial, et voilà comment on est devenu Bag of Bones. Juste pour une histoire d'hormones.

Raphaël Juldé

Top 50-trois

La Bourboule ou Coco plage ? Camping ou 5 étoiles ? Punk rock crado ou jazz bien léché ? Y en a pour tous les goûts : quatre albums pour l'été, à glisser dans votre valise ou votre iPod avant de partir en vacances !

Au foin de la rue
TRUE LIVE - Found Lost (Sakifo)
Ces six australiens font déjà figure d'ovni dans le milieu du hip hop. Si ce dernier a aujourd'hui retrouvé ses racines jazz et funk grâce à des groupes comme Hocus Pocus, True Live le re-mouline au classique et à la pop, notamment grâce à une section cordes violoncelle-violon-contrebasse. Un must !

Les 3 éléphants
DRUMS ARE FOR PARADES - Master (Skeleton Ears / Pias)
Né en 2007, ce groupe belge est formé par trois frangins. Comme en atteste joliment ce second et dernier album, leur musique est forte, violente et agressive. Ce power-trio se balade entre heavy metal, hardcore punk et noise, pour un effet puissant et groovy.

L'autre radio
SWING SOFA – La nuit je peins (Autoproduit)
Le nouveau quatre titres de ce groupe angevin titille le swing pétillant et la chanson française. Une base instrumentale parfaite pour une chanteuse au charisme certain : Aurélie, incroyable raconteuse d'histoires parfois poétiques, souvent décalées et toujours entraînantes.

Les Ateliers jazz
NICOLAS FOLMER MEETS BOB MINTZER - Off the beaten tracks vol. 1 (Harmonia Mundi)
De la fusion au gospel pour le saxophoniste américain Bob Mintzer, du jazz dans toute sa diversité et modernité pour le Nicolas Folmer Quartet : une rencontre exceptionnelle, live au Duc des Lombards.

Petites annonces

Les musiciens des Fils Canouche recherchent un accordéoniste bon niveau pour commencer un projet parallèle. Influences : Musique de l'est, Swing, swing électro...
Profil : intermittent du spectacle si possible (ou très dispo), pouvant se déplacer en Mayenne (répétitions + concerts).
Contact : 06 84 63 90 24

Le duo de chanson acoustique « Ça va tomber la carotte » (guitare, contrebasse et chant), recherche un batteur percussionniste (répertoire de compositions et reprises : La Rue Kétanou, Mano Solo, Les Blaireaux...)
Contact : Jameuze (06 12 68 07 68)
ptitmali@hotmail.fr

Pour déposer une annonce :
www.tranzistor.org

abonnez-vous !

Et recevez un disque en cadeau*

Pour 7 euros, recevez Tranzistor chez vous pendant un an (4 numéros). Coupon à envoyer à Tranzistor - Addm 53 - 25 rue de la maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex.
N'oubliez pas de joindre votre règlement par chèque à l'ordre de l'ADDM 53.

Nom : Prénom :

Adresse :

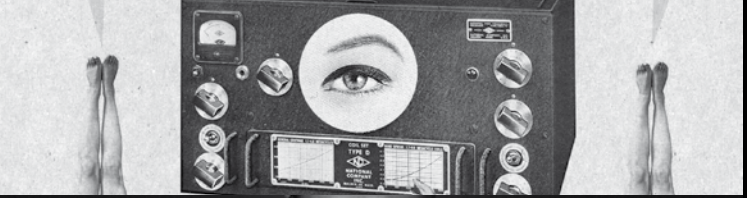
Code postal : Ville :

Téléphone : Email :

Pourkoipanou - Il était temps (CD)

Babel & les maudits mômes - En concert (CD)

*Dans la limite des stocks disponibles



Dossier compile

Paquet bonus

Album souvenir

Nothing else Matters

Bag of Bones

RÉDACTION
02 43 59 96 54
contact@tranzistor.org

WWW.TRANZISTOR.ORG
Retrouvez tranzistor sur le web (agenda concerts, annuaires, annonces...)